

Combattre, écrire, témoigner

Auteurs confirmés ou débutants, les écrivains combattants ont inscrit la guerre dans la littérature européenne, entre chronique au jour le jour, œuvre littéraire et travail de mémoire.

> PAR NICOLAS BEAUPRÉ, MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN HISTOIRE CONTEMPORAINE À L'UNIVERSITÉ BLAISE-PASCAL, MEMBRE DU COMITÉ DIRECTEUR DU CENTRE INTERNATIONAL DE RECHERCHE DE L'HISTORIAL DE LA GRANDE GUERRE, PÉRONNE

Dans la plupart des pays belligérants, la Grande Guerre s'est accompagnée d'un phénomène original qu'on a coutume d'appeler le « témoignage combattant ». D'ampleur inégale et prenant des formes différentes selon les pays, il fut particulièrement massif là où le taux d'alphabétisation était élevé. Les conflits précédents – la guerre de Sécession notamment – avaient certes donné lieu à de nombreux témoignages, mais sans qu'ils se structurent véritablement en genre. Avec la Grande Guerre, les « écrits du front » en prose ou en vers deviennent un phénomène culturel majeur. Leurs auteurs sont considérés comme des porte-paroles légitimes, qui racontent la guerre telle qu'ils la vivent sur le champ de bataille et dans les tranchées. Cette « littérature combattante » a pour caractéristique essentielle d'être écrite par des auteurs, professionnels de l'écriture ou non, qui, comme hommes du rang, sous-officiers ou officiers de troupe, vivaient la guerre dans les lignes et faisaient l'expérience directe des souffrances du front et, pour beaucoup d'entre eux, du combat. Elle se distingue à la fois des mémoires des officiers supérieurs ou des hommes politiques et de la littérature de guerre traditionnelle, écrite le plus souvent *a posteriori* par des écrivains qui n'avaient pas nécessairement fait l'expérience de la guerre et de ses violences. Ainsi, en Grande-Bretagne, on parla rapidement des *soldier-poets* (soldats poètes) ou *war poets* (poètes de guerre), en France des « écrivains combattants » ou en Allemagne des *Frontdichter* (poètes du front). D'autres expressions similaires circulèrent pendant et après la guerre.

Correspondances et journaux de bord

Plusieurs facteurs peuvent expliquer, malgré les différences culturelles, la cristallisation de ce phénomène peu de temps après les débuts du conflit. La Grande Guerre mobilisa des millions de combattants qui, pour la plupart d'entre eux, savaient

lire et écrire. L'alphabétisation s'était accompagnée dans la seconde moitié du XIX^e siècle d'une progressive nationalisation des sociétés européennes. Le processus était certes inégalement achevé, mais l'apprentissage de la lecture et de l'écriture se faisait le plus souvent dans un cadre scolaire éminemment patriotique. Par sa durée et par les formes qu'elle prit – notamment sur le front occidental avec une guerre de position de près de quatre années –, la Grande Guerre favorisa en outre une pratique quasi quotidienne de l'écriture sous la forme de l'échange épistolaire. La correspondance fut en effet une pratique très répandue, ne serait-ce que pour maintenir les liens affectifs avec l'arrière, tromper l'ennui mais aussi raconter un événement s'inscrivant en profondeur, et dans la douleur, dans les parcours de vie de toute une génération. Des millions de lettres furent échangées chaque jour. Les combattants se familiarisèrent donc rapidement avec la pratique épistolaire, qui pouvait déboucher ensuite sur d'autres formes d'écriture – même si ce ne fut pas toujours le cas –, comme la tenue d'un carnet de guerre ou d'un journal intime ou encore la rédaction d'un récit ou de poèmes inspirés par l'expérience.

À ces causes structurelles, favorisant l'émergence d'une écriture testimoniale ou littéraire de l'expérience guerrière, pouvaient s'agréger des causes plus personnelles. Les épreuves radicalement nouvelles, violentes, douloureuses, telles que la mort, le deuil, la blessure, le combat, purent amener les individus à chercher dans l'écriture des moyens de se confronter aux traumatismes qu'elles ne manquaient pas de provoquer.

Bataillons d'écrivains

Un autre facteur joua un rôle important : un nombre non négligeable d'écrivains professionnels participèrent au conflit. Rares furent alors ceux qui, comme Jean-Richard Bloch ou Blaise Cendrars, faisant la guerre au front, restèrent

> Trois écrivains combattants.

De gauche à droite : Maurice Genevoix, Roland Dorgelès et Guillaume Apollinaire.



© RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER



© RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER



© RUE DES ARCHIVES/PVDE

relativement peu diserts sur cette expérience. Ce dernier affirma *a posteriori* dans *La Main coupée*, son récit de guerre publié seulement en 1946 : « Au front, j'étais soldat. J'ai tiré des coups de fusil. Je n'ai pas écrit. » Pourtant, il publia dès 1918 un court récit, intitulé *J'ai tué*, et surtout, au moment de son engagement volontaire aux côtés d'autres intellectuels et artistes étrangers installés à Paris en août 1914, un manifeste appelant les étrangers à « offrir leurs bras » et à se regrouper « en un faisceau solide de volontés mises au service de la plus grande France ».

L'engagement volontaire, même dans les pays de conscription comme la France et l'Allemagne, fut en effet souvent mis en avant et justifié par les intellectuels qui choisirent de franchir le pas, qu'il fussent étrangers comme Apollinaire ou Cendrars, trop âgés pour être versés dans les unités combattantes ou encore réformés pour raisons de santé. Parmi les écrivains engagés célèbres, on peut citer pour la France Henri Barbusse (né en 1873) ou Léon Werth (né en 1878), pour l'Allemagne Fritz von Unruh (né en 1885), Hermann Löns (né en 1866), Richard Dehmel (né en 1863), pour la

Une écriture testimoniale ou littéraire de l'expérience guerrière

Grande-Bretagne Charles Edward Montague (né en 1867) ou Ford Madox Hueffer (né en 1873), pour la Russie Nicolas Goumiev (né en 1886), pour l'Italie Gabriele D'Annunzio (né en 1863) ou Filippo Tommaso Marinetti (né en 1876). Bien souvent, au moins pour les plus célèbres d'entre eux, l'engagement s'accompagna de publications dans la presse voire d'une prise de parole comme celle d'Henri Barbusse, qui n'hésita pas à expliquer les raisons de son geste dans *L'Humanité*. Le début de la guerre se caractérisa également par la publication de très nombreux poèmes de guerre. Le critique allemand Julius Bab a ainsi estimé que dans son pays un million et demi de poèmes furent écrits en août 1914. Le journal allemand *Berliner Tageszeitung* en recevait 500 par jour, et le *Times* anglais 100 quotidiennement. Ces poèmes étaient indifféremment écrits par des combattants et des civils. Peu à peu, la poésie et plus généralement la littérature combattante parvinrent à se ménager une place privilégiée dans la presse, pourtant souvent décriée par les engagés. *Le Feu* de Barbusse fut ainsi d'abord publié en feuilleton dans *L'Œuvre* avant de paraître en volume fin 1916. ●●●

●●● Des œuvres frappées du sceau de l'authenticité

Une littérature populaire et primée

Une fois au front, même quand ils y séjournèrent peu de temps, les écrivains prirent en effet souvent la plume pour narrer leur campagne. Après quelques mois, lorsqu'il devint de plus en plus clair que la guerre risquait de durer plus longtemps que prévu, les éditeurs, prenant le relais des journaux et des revues, se mirent à publier des œuvres frappées du sceau de l'authenticité d'un séjour au front. Cette littérature d'expérience répondait aussi à la demande d'un public de plus en plus large. La presse quotidienne ne rendait qu'imparfaitement compte de la vie des soldats en ligne et était soupçonnée de « bourrer les crânes » en relayant la propagande officielle. Les livres de guerre – bien qu'ils fussent également censurés –, dans la mesure où ils étaient écrits par des combattants, pouvaient apporter un nouvel éclairage sur le conflit en rendant compte de ce que vivaient ceux qui faisaient leur devoir au front.

Même si elle conserva généralement pendant le conflit une tonalité très patriotique, la littérature du front contribua peu à peu à transformer la vision que l'arrière pouvait avoir de la guerre. Délaissant la gloriole des premiers poèmes et récits de guerre, elle forgea, conjointement à la correspondance privée, une image plus réaliste du conflit même si, elle non plus, ne pouvait ou ne voulait pas tout dire des horreurs vécues et des traumatismes endurés.

Ces livres trouvèrent souvent le chemin du public et furent récompensés par de nombreux prix littéraires. En France, tous les prix Goncourt de la guerre furent décernés à des livres de guerre d'auteurs passés par le front, tandis qu'en Allemagne le prix Kleist, tout aussi prestigieux que le Goncourt en France, récompensa pareillement des auteurs sous les drapeaux. Rares étaient les critiques littéraires de l'arrière qui osaient prendre à partie cette littérature venue du front. Les écrivains reconnus, les historiens, les hommes politiques, tels que Maurice Barrès, Édouard Herriot, ou Ernest Lavisse, n'hésitèrent pas à préfacer des livres d'écrivains combattants.

Une génération tragiquement marquée

De fait, aux écrivains devenus soldats s'ajoutèrent des soldats devenus écrivains. Pour un certain nombre, notamment parmi les plus jeunes, comme Maurice Genevoix ou Robert Graves (nés en 1890), Curzio Malaparte (né en 1898), Ernst Jünger (né en 1895), la Grande Guerre, à laquelle ils consacrèrent leurs toutes premières œuvres, joua un rôle déterminant dans leur carrière d'écrivain. Plus modestement, des dizaines de combattants de tous pays, qui avant la guerre n'avaient

› Ernst Jünger, vers 1920. Peu après la guerre, l'auteur arbore ses décorations militaires, dont l'ordre « Pour le Mérite », la plus haute distinction prussienne.



© COLLECTION FRANÇOIS LAGARDE/OPALE

Les milieux
littéraires
payèrent
un lourd tribut
au conflit

pas écrit un livre, publièrent soit un récit de guerre soit un recueil de poèmes en réaction à l'événement qu'ils vivaient au plus près des dangers et des souffrances.

Souvent largement médiatisée, la mort au combat contribua également à asseoir la légitimité des écrivains combattants. Les milieux littéraires payèrent de fait un lourd tribut au conflit. Beaucoup d'auteurs majeurs y périrent, comme, pour n'en citer qu'un petit nombre, l'Américain Alan Seeger, les Français Charles Péguy, Alain-Fournier, Louis Pergaud ou Jean de La Ville de Mirmont, les Allemands Hermann Löns, August Stramm, Ernst Stadler, Gerrit Engelke, l'Autrichien Georg Trakl, les Britanniques Rupert Brooke, Charles Hamilton Sorley, Isaac Rosenberg, Wilfred Owen, l'Irlandais Tom Kettle, le Bulgare Dimtcho Debelianov, les Italiens Scipio Slataper, Renato Serra et Vittorio Locchi... En France, les premières anthologies d'écrivains et de poètes morts à la guerre parurent dès 1916 tandis qu'un *Bulletin des écrivains* publiait tous les mois à partir de la fin de l'année 1914 les nécrologies des écrivains victimes des combats. Après le conflit, l'Association des écrivains combattants (AEC), fondée en juin-juillet 1919, entreprit de recenser systématiquement les écrivains tués et publia dans les années 1920 une anthologie de 560 écrivains morts à la guerre dont les noms furent ensuite, en 1927, gravés dans le bronze et apposés au Panthéon. Des anthologies d'écrivains morts à la guerre furent également publiées dans de nombreux autres pays. En 1985 encore, dans le



© PHOTO JOSSE/LEEMAGE/ADAGP, 2014

« coin des poètes » de l'abbaye de Westminster, une plaque portant le nom de seize parmi les plus fameux poètes de guerre britanniques fut dévoilée.

Persistance du souvenir

En effet, l'intérêt pour les productions des écrivains combattants ne s'arrêta pas avec la fin du conflit même si, indéniablement, les années 1914-1918 correspondent au pic de production de ce type de littérature. Certains écrivains publièrent leurs œuvres dans les années d'après guerre. En 1919, pour Fritz von Unruh ou Paul Zech en Allemagne, ou encore Léon Werth en France, parce que leurs livres étaient ouvertement antimilitaristes. Cette tonalité pacifiste fut encore plus marquée à la fin des années 1920 et au début des années 1930, qui correspondirent à un second pic de publication pour la littérature combattante. Des auteurs qui n'avaient pas encore nécessairement pris la parole sur le conflit choisirent de le faire une dizaine d'années après sa fin, comme Erich Maria Remarque qui avec *À l'Ouest rien de nouveau*, paru en feuilleton en 1928 puis en volume en 1929, signa incontestablement le plus grand best-seller mondial du genre. C'est à cette époque que sont publiés notamment *La Peur* (1930) de Gabriel Chevallier, *Le Grand Troupeau* (1931) de Jean Giono, *Voyage au bout de la nuit* (1932) de Louis-Ferdinand Céline ou, aux États-Unis, *A Farewell to Arms* (1929) d'Ernest Hemingway, *Generals Die in Bed* (1930) de Charles Yale Harrison, *Company K* (1933) de William March.

^ « **Blessé léger route d'Arras** », 1916. Après *Les Croix de feu* en 1921, André Dunoyer de Segonzac illustre l'hommage de Roland Dorgelès aux écrivains français tombés au front (*Tombeau des poètes*, 1954). Aquarelle sur papier. Paris, musée d'Histoire contemporaine.

D'autres écrivains qui avaient déjà écrit pendant le conflit comme l'Australien Frederic Manning (*Her Privates We*, 1930) ou les Anglais Robert Graves (*Good-Bye to All That*, 1929), Richard Aldington (*Death of a Hero*, 1929), Siegfried Sassoon (*Memoirs of an Infantry Officer*, 1930) revinrent sur leur expérience de guerre à cette époque. En 1928, le critique Jean Norton Cru passa en revue plus de 300 livres en français dont la caractéristique essentielle était d'avoir été écrits par des « témoins », selon le titre même de son ouvrage. Si la méthode – contestable – fut contestée, l'ouvrage ouvrit néanmoins la voie à une lecture critique et scientifique des témoignages.

Dans la littérature au moins, la Grande Guerre était loin d'être terminée. Après avoir contribué à forger l'expérience de guerre, les écrits des combattants jouèrent en effet un rôle souvent essentiel dans la construction de la mémoire du conflit dans les pays belligérants. Aujourd'hui encore, c'est souvent par le biais de ces textes que nous parvient l'écho des champs de bataille. ●

SAVOIR +

- BEAUPRÉ Nicolas. *Écrits de guerre : 1914-1918*. Paris : CNRS, 2013 (coll. Biblis).
- CAMPA Laurence. *Poètes de la Grande Guerre : expérience combattante et activité poétique*. Paris : Classiques Garnier, 2010.
- GIOVANANGELI Bernard (sous la dir. de). *Écrivains combattants de la Grande Guerre*. Paris : B. Giovanangeli/Ministère de la Défense, 2004.